



**HAL**  
open science

## Comment Élisée Reclus est devenu athée : un nouveau document biographique

Federico Ferretti

► **To cite this version:**

Federico Ferretti. Comment Élisée Reclus est devenu athée : un nouveau document biographique. *Cybergeo: Revue européenne de géographie / European journal of geography*, 2010, <http://cybergeo.revues.org/index22981.html>. halshs-00487182

**HAL Id: halshs-00487182**

**<https://shs.hal.science/halshs-00487182>**

Submitted on 28 May 2010

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



# Cybergeo : European Journal of Geography

Epistémologie, Histoire de la Géographie, Didactique

---

Federico Ferretti

## Comment Élisée Reclus est devenu athée. Un nouveau document biographique

---

### Avertissement

Le contenu de ce site relève de la législation française sur la propriété intellectuelle et est la propriété exclusive de l'éditeur.

Les œuvres figurant sur ce site peuvent être consultées et reproduites sur un support papier ou numérique sous réserve qu'elles soient strictement réservées à un usage soit personnel, soit scientifique ou pédagogique excluant toute exploitation commerciale. La reproduction devra obligatoirement mentionner l'éditeur, le nom de la revue, l'auteur et la référence du document.

Toute autre reproduction est interdite sauf accord préalable de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France.

**revues.org**

Revues.org est un portail de revues en sciences humaines et sociales développé par le CLEO, Centre pour l'édition électronique ouverte (CNRS, EHESS, UP, UAPV).

---

### Référence électronique

Federico Ferretti, « Comment Élisée Reclus est devenu athée. Un nouveau document biographique », *Cybergeo : European Journal of Geography* [En ligne], Epistémologie, Histoire de la Géographie, Didactique, document 493, mis en ligne le 16 mars 2010. URL : <http://cybergeo.revues.org/index22981.html>

DOI : en cours d'attribution

Éditeur : CNRS-UMR Géographie-cités 8504

<http://cybergeo.revues.org>

<http://www.revues.org>

Document accessible en ligne à l'adresse suivante : <http://cybergeo.revues.org/index22981.html>

Document généré automatiquement le 19 mars 2010.

© CNRS-UMR Géographie-cités 8504

Federico Ferretti

# Comment Élisée Reclus est devenu athée. Un nouveau document biographique

## Présentation de la source

- 1 Le texte qui fait l'objet de cette présentation est un cahier retrouvé à Moscou aux Archives d'État de la Fédération Russe dans les papiers de Lev Ilič Mečnikov (1838-1888), plus connu dans la transcription francisée de Léon Metchnikoff, collaborateur scientifique et compagnon de militance du géographe anarchiste<sup>1</sup>. Ses archives sont conservées dans le fond recueilli par sa fille adoptive Nadiejda Končevskaia et son mari Leonid Immanuelovic Šiško<sup>2</sup>. Le cahier contient 34 pages manuscrites en français sans titre ni date ni auteur, plus quelques feuilles éparées avec une ébauche de traduction en russe, apparemment inachevée. Dans la couverture interne du cahier il y a une carte de la France et dans l'enveloppe on a noté au crayon : *Stati ob Elize Reclu v francuski izik* (Écrits sur Élisée Reclus en français). Comme la rédactrice est une sœur de Reclus et comme elle s'adresse au destinataire en l'appelant *Monsieur*, il semble certain qu'il s'agit d'un mémoire demandé par Metchnikoff afin d'en tirer une publication sur Reclus en russe. A notre connaissance, ce mémoire n'a pas été publié en Russie, et aucun des biographes occidentaux de Reclus ne le cite. Comme nous n'en avons trouvé aucune trace dans les archives de la famille Reclus en France, il est probable que la rédactrice du mémoire n'en ait pas conservé de copies ou minutes, ou bien que s'il existe une copie elle n'est jamais parvenue à des archives accessibles aux chercheurs.

## Date et Auteur

- 2 Pour essayer une datation du document, il faut considérer que le récit biographique s'arrête au départ du géographe pour Paris après son retour à Orthez, à la fin du premier exil (fin 1857 – début 1858), avec une référence à des faits « d'il y a trente ans »<sup>3</sup>. On y trouve aussi une note consacrée à un ouvrage d'Onésime Reclus<sup>4</sup> paru en 1887 ; comme Metchnikoff, destinataire du texte, est mort en 1888, nous sommes presque complètement certains que le mémoire a été écrit dans l'année 1887-1888.
- 3 La question de la paternité du mémoire est un peu plus douteuse. L'auteur est une sœur de Reclus, mais elle ne parle presque jamais d'elle-même, donc l'attribution de cet écrit à l'une des six sœurs vivantes à l'époque plutôt qu'à une autre n'est pas évidente. On avait pensé d'abord à Louise Dumesnil-Reclus, la plus proche des intérêts géographiques et politiques du frère et dont la connaissance avec Metchnikoff est certaine et documentée par la correspondance de son mari Alfred Dumesnil<sup>5</sup>.
- 4 Mais le texte fait plusieurs références directes à des faits de l'enfance d'Élisée (1830-1905) qui ne peuvent pas avoir été vus par Louise (1839-1913), de presque dix ans plus jeune : en effet, la personne qui écrit laisse entendre qu'elle est presque du même âge que son frère. En outre, l'autrice cite des lettres personnelles qu'elle a reçues d'Élisée en 1849 environ où il se confie en matière de politique et de foi, donc il est assez improbable que l'interlocutrice soit une enfant de dix ans. Dans ce cas, d'ailleurs, on ne comprendrait pas pourquoi ces lettres-là ne paraissent pas dans les volumes de la *Correspondance*<sup>6</sup> reclusienne publiée par les soins de Louise, ni dans les fonds de la famille actuellement conservés à la Bibliothèque Nationale de France et à l'Institut Français d'Histoire Sociale.
- 5 Il faut exclure la sœur aînée des Reclus, Suzanne, citée dans le document et morte en 1844, ainsi que la troisième, Marie Grotz-Reclus (1834-1918), épouse de pasteur avec laquelle Élisée n'avait pas gardé des contacts significatifs. Comme Noémie Mangé-Reclus (1841-1916)

et Yohanna Bouny-Reclus (1845-1937) étaient encore plus jeunes que Louise, le choix se resserre enfin entre la deuxième sœur, Loïs Trigant-Reclus (1832-1910), et la quatrième, Zeline Faure-Reclus (1836-1911).

- 6 Nous croyons que ce texte est à attribuer à Loïs, en raison de son âge et parce que Reclus avait gardé avec elle des bonnes relations pendant toute sa vie. On connaît à ce propos une lettre de 1851 qu'il lui adresse lorsque Loïs est institutrice en Écosse, qui prouve qu'il existe une confiance assez intime entre eux à cette période. Il s'agit notamment de quatre pages très poétiques consacrées à la beauté de la nature et à l'enthousiasme de ces jeunes gens pour la vie et l'avenir<sup>7</sup>. Les archives gardent aussi quelques lettres adressées à Loïs par le géographe en 1871 pendant sa période de détention à Brest<sup>8</sup>. Dans le texte que nous étudions on trouve notamment une référence aux conditions carcérales d'Élisée de cette période. Enfin, l'auteur nomme Suzanne en l'appelant « ma bonne sœur aînée » : cette expression renforce l'hypothèse que la rédactrice du document soit la deuxième des sœurs et non l'une des suivantes. Loïs pourrait avoir connu Metchnikoff lors d'une visite à Clarens, où demeurait aussi le géographe russe, ou bien pendant l'un des voyages en France de ce dernier.

## La biographie de Reclus : nouveautés et banalités

- 7 Les publications les plus importantes pour la connaissance biographique d'Élisée Reclus sont au nombre de quatre : sa *Correspondance* en trois volumes<sup>9</sup>, l'excellente biographie écrite par Max Nettlau<sup>10</sup>, celle écrite par Paul Reclus<sup>11</sup> et le recueil de témoignages édité par Joseph Ishill<sup>12</sup>. En effet, la riche bibliographie reclusienne parue depuis la « redécouverte » de cet auteur dans les années 1970<sup>13</sup> aborde plusieurs aspects de son activité de géographe et de militant révolutionnaire sans ajouter, du moins à notre avis, rien de très significatif à l'information biographique qu'on trouve dans ces ouvrages fondamentaux.
- 8 En revanche, les études reclusiennes connaissent actuellement un nouveau regain d'intérêt suite aux colloques scientifiques organisés en 2005 pour le centenaire du géographe, dont les principaux ont eu lieu à Lyon, Montpellier et Milan. La plupart des récentes contributions essaient de se démarquer des lectures très militantes des décennies précédentes, focalisées surtout sur les derniers ouvrages tels que *L'Homme et la Terre*, pour travailler sur l'ensemble des textes et des archives de cet auteur, en se référant particulièrement à son ouvrage majeur, la *Nouvelle Géographie Universelle*. Le principal enjeu de cette nouvelle démarche est de saisir par les sources tous les aspects de la vaste et complexe production de Reclus, pour mieux l'encadrer dans le contexte scientifique, politique et culturel de son époque<sup>14</sup>.
- 9 Quelles sont les nouveautés que nous apporte ce texte ? Sa limite est évidemment la périodisation : une bonne partie du mémoire est consacrée à la description du paysage de la Dordogne dans lequel s'encadrent plusieurs anecdotes sur l'enfance du géographe. Cela pourrait avoir de l'intérêt littéraire, car le style de l'écriture est agréable, mais peut-être ne servira-t-il aux férus de géographie ou d'histoire de l'anarchisme qui s'intéressent à Reclus : ils connaissent déjà les paysages du sud-ouest de la France et sont déjà renseignés par d'autres sources sur l'histoire de sa famille.
- 10 Le lien entre la rigueur morale de Reclus et les racines puritaines de son milieu familial n'est pas une nouveauté dans la littérature reclusienne : dans toutes ses biographies on insiste sur son rapport problématique avec le père, pasteur protestant très rigoureux et idéaliste. Cependant, on trouve ici pour la première fois un parallèle entre l'emprisonnement d'un aïeul persécuté par motif religieux et celui du communard de 1871 : « On le conduisit dans les Pyrénées, au château de Lourdes, alors prison d'État. Grâce à ses talents de médecin, la claustration fut moins sévère, les rigueurs moins savamment raffinées que pour son petit-fils aux forts de Quelern et Trébéron »<sup>15</sup>.
- 11 Ce témoignage devient plus intéressant lorsqu'il aborde, dans la jeunesse du protagoniste, « la substitution lente et progressive des idées sociales à la foi chrétienne »<sup>16</sup>, processus qui

d'après l'auteur commence en 1846, lorsque le jeune homme revient du collège des Frères Moraves de Neuwied pour s'inscrire à la faculté de théologie protestante de Montauban avec son frère Elie. On trouve ici les seules informations d'une quelconque précision sur l'attitude du jeune Reclus pendant les émeutes de 1848-49, où il se démontre observateur passionné de l'actualité politique européenne. Loïs dit de ses frères aînés qu'ils ne racontaient plus alors aux jeunes sœurs les histoires de l'Évangile. « Ils parlaient maintenant des nations opprimées et qui secouaient leurs chaînes. Ils nous lisaient Mickiewicz, ils racontaient Garibaldi fuyant dans les Romagnes, la Hongrie luttant encore, à demi étranglée. Dès lors ils avaient choisi leur parti avec les pauvres, avec les malheureux »<sup>17</sup>.

12 C'est dans une lettre, probablement de 1849, qu'Élisée se dit prêt à payer les conséquences de ses idées "hérétiques", qui s'exprimaient alors sous la forme d'une sorte de communisme chrétien. « Le principe de mon socialisme, m'écrivait alors Élisée, c'est Jésus Christ. Oui, je suis chrétien, oui, je suis socialiste ; je crois que la société doit être basée sur l'amour et non sur l'égoïsme et le privilège ; je le crois avec les apôtres, avec Basile et Chrysostome, avec Proudhon et Saint Ambroise : avec eux je suis un hideux communiste. Que m'importe d'être mis dans la prison de Raspail, je le crois plus honnête homme que ces geôliers. (...) O, vient soleil, car depuis longtemps les peuples marchent dans la nuit ; ils gémissent dans les ténèbres ! »<sup>18</sup>. Loïs cite évidemment ici quelques-unes des lettres que Louise n'a pas pu inclure dans la *Correspondance*, qui commence en 1850, parce qu'elle n'avait « pu malheureusement retrouver les lettres antérieures adressés à ses parents et à ses sœurs »<sup>19</sup>.

13 Bien qu'à cette époque la pensée reclusienne soit encore évidemment assez confuse, cette information nous permet de dater la prise de conscience politique du géographe avant le renoncement au sacerdoce qui ne sera déclarée à ses parents qu'en 1851. Ce renoncement, d'après Loïs Reclus, n'est qu'une conséquence des idées socialistes de son frère, comme le voyage en Allemagne de 1850-1851 était une conséquence du refus de devenir pasteur qu'Élisée avait déjà mûri. La décision de se rendre à Berlin, nous apprend ce mémoire en citant une autre lettre probablement de 1850, dérive de l'intolérance de Reclus pour son rôle de maître chez les Frères Moraves et de son dégoût pour les châtiments corporels qu'on infligeait aux élèves. « Pour être professeur, comme je le suis, il faut brûler sa conscience comme avec un fer rouge, la cautériser de peur qu'elle ne palpète, lui ôter son ressort puissant, afin qu'elle ne transmette au cœur aucune émotion »<sup>20</sup>. À partir de cette période, l'adhésion définitive de Reclus à l'athéisme apparaît très clairement.

14 Ce mémoire intègre ensuite nos connaissances sur la relation personnelle entre Carl Ritter et l'étudiant Reclus à l'Université de Berlin en 1851. On sait par ses écrits combien le futur géographe était fasciné par les cours de l'auteur de l'*Erdkunde*, mais on a maintenant une confirmation ultérieure que la relation entre les deux a été bilatérale et qu'il y avait même de l'attention du côté du professeur. « Au cours de géographie, l'illustre savant remarqua bientôt le jeune français, qui suivait ses paroles avec une si entière attention et l'amitié du professeur fut une des plus grandes joies de l'élève »<sup>21</sup>. On savait déjà que l'écrit *De la configuration des continents et de leurs fonctions dans l'histoire*<sup>22</sup> avait été traduit « sous les yeux »<sup>23</sup> du maître allemand. On ne savait cependant si cela est passé pendant le séjour de 1851 ou à l'occasion du voyage de Reclus de 1859 en Allemagne. Loïs Reclus peut nous répondre en témoignant que, en 1857, au retour de son exil en Amérique, « chez l'une de nous, au fond d'un tiroir, il avait retrouvé une traduction de l'opuscule de Karl Ritter sur *L'influence de la configuration des terres sur la population du globe*. Il l'emporta pour la revoir, et ce fut, je pense, sa première publication. » Celle, notamment, qui en fera un géographe.

## Conclusion

15 Enfin, le cadet des Reclus déménage à Paris chez son aîné Elie pour vivre de sa plume et le mémoire s'arrête. Sur la fiabilité du témoignage il y a peu de doutes possibles, car l'auteur

déclare écrire comme si son frère « lisait par-dessus [son] épaule ». Comme Metchnikoff était en contact quotidien avec Reclus, on peut aussi penser que le même géographe eût connaissance de cette ébauche de biographie.

16 Les biographies citées auparavant relevaient évidemment de la plume d'auteurs tel que Louise Dumesnil et Paul Reclus qui, bien qu'intimes du géographe, étaient aussi des intellectuels et donnaient toujours leur interprétation des faits. Ici au contraire c'est par la spontanéité du regard de quelqu'un qui n'a pas une connaissance spécialiste de l'activité intellectuelle de Reclus que la source acquiert sa valeur. Loïs ne se préoccupe pas d'interpréter ou de juger un auteur : elle propose tout simplement une série de souvenirs personnels de son frère, en déclarant en outre se borner à des périodes éloignés pour ne lui déplaire d'aucune façon.

17 En conclusion, si nous ne sommes pas devant une découverte documentaire de premier intérêt, il s'agit néanmoins d'une source qui nous révèle des informations sur quelques détails nouveaux de la période de formation politique et scientifique de Reclus. Notamment, les notices sur sa pensée pendant la révolution de 1848 et sur sa relation personnelle avec Carl Ritter peuvent aider les spécialistes dans la localisation chronologique de ces prises de conscience assez importantes pour toute sa biographie.

---

### **Bibliographie**

Creagh R. (ed.), 2009, *Élisée Reclus, Paul Vidal de la Blache, la géographie, la cité et le monde, hier et aujourd'hui, autour de 1905*, Paris, L'Harmattan.

Dunbar G., 1978, *Élisée Reclus Historian of nature*, Amden, Archon Books.

Ferretti F., 2007, *Il mondo senza la mappa, Élisée Reclus e i geografi anarchici*, Milano, Zero in Condotta.

Fleming M., 1988, *The Geography of Freedom, the Odyssey of Élisée Reclus*, Montreal, Black Rose Books.

Ishill J. (ed.), 1927, *Élisée and Elie Reclus. In memoriam*, Berkeley Heights, NJ, The Oriole Press.

P. Jud, 1995, *Léon Metchnikoff (Lev Il'ic Mecnikov), 1838-1888 : ein russischer Geograph in der Schweiz*, Zürich, Oriole Verlag.

Konishi S., 2007, "Reopening the Opening of Japan: a Russian-Japanese revolutionary encounter and the vision of anarchist progress", *American Historical Review*, vol. 112, No. 1, 101-130.

Mironenko V., 1994, *Fondy Gosudarstvennogo Arkhiva Rossiiskoi Federatsii po Istorii Rossii, 19-nachala 20 vv.*, Moskvie, Blagovest.

Nettlau M., 1928-1930, *Eliseo Reclus, la vida de un sabio justo y rebelde*, Barcelona, Publicaciones de la Revista Blanca.

Reclus P., 1966, *Les frères Élie et Élisée Reclus ou du Protestantisme à l'Anarchisme*, Paris, Les Amis d'Élisée Reclus.

Schmidt di Friedberg M. (ed.), 2007, *Élisée Reclus : natura ed educazione*, Milano, Bruno Mondadori.

### **Archives**

Paris - Bibliothèque Historique de la Ville de Paris (BHVP), Papiers Dumesnil.

Paris - Bibliothèque Nationale de France, Département des Manuscrits Occidentaux, Nouvelles Acquisitions Françaises (BNF, NAF), 22909, 22910.

Paris - Institut Français d'Histoire Sociale (IFHS), 14 AS 232, Dossiers Élisée Reclus.

Moscou - Gosudarstvennyi Arkhiv Rossiiskoi Federatsii (GARF), Fondy P-6753, op. 1.

### **Sources imprimées**

Reclus E., 1859, *Introduction*, in C. Ritter, "De la configuration des continents et de leurs fonctions dans l'histoire", *Revue Germanique*, vol. 8, No. 11, 240.

Reclus E., 1911, *Correspondance, vols. I-II*, Paris, Schleicher Frères.

Reclus E., 1925, *Correspondance*, vol. III, Paris, Alfred Costes.

Reclus O., 1887-1889, *La France et ses colonies*, Paris, Hachette.

Ritter C., 1859, "De la configuration des continents et de leurs fonctions dans l'histoire", *Revue Germanique*, vol. 8, No. 11, 241-267.

### Document

Gosudarstvennyi Arkhiv Rossiiskoi Federatsii (GARF) – Archive d'État de la Fédération Russe, Fonds P-6753, op. 1, khr 23, f. 21 – 37.

### Annexe

[Loïs Trigant-Reclus]

#### Enfance et jeunesse d'Élisée Reclus<sup>24</sup>

Comme les savants anthropologistes Gratiolet et Paul Broca, Élisée Reclus est né à Sainte-Foy-la-Grande, département de Gironde. Cette petite ville, bâtie du temps de la domination anglaise, aligne ses rues, coupées à angle droit, dans une jolie plaine que fertilisent les alluvions de la Dordogne. La rivière déjà large et puissante, la sépare de coteaux couverts en automne, avant le phylloxera du moins, des raisins dorés qui donnent un des meilleurs vins de l'ouest.

Ancienne cité huguenote, Sainte Foy fut un des centres où les religionnaires réussissent à se maintenir malgré la révocation de l'édit de Nantes, malgré des cruelles persécutions. Plusieurs des villages, qui parsèment la campagne ont chacun son petit temple, construit depuis le commencement du siècle. En cette époque nombre des familles, heureuses de professer enfin leur foi au grand jour, poussaient leurs enfants aux études, qui devaient leur ouvrir la carrière pastorale. D'aucuns prétendaient qu'on ne procédait au choix du jeune lévite qu'après longue enquête sur le caractère des fils de la maison. Au gamin recors et avisé, à celui dont les poches toujours pleines de billes et de toupies présageaient une sacoche bien remplie, le domaine de la famille : le père savait que le gars n'aurait jamais le dessous dans un marché de bétail. La vigne du Seigneur à l'enfant naïf et candide se laissant rouler pas ses camarades : bon pour le collègue, celui-là. Pendant quatre ou cinq ans les gros sous prenaient le chemin de Bergerac ou de Bordeaux, la famille se saignait aux quatre membres pour entretenir le futur prédicant. Mais une fois muni de son diplôme de bachelier, le jeune homme tenait en main l'avenir. Sa petite malle expédiée par le roulage, il partait à pied pour une faculté de théologie, Montauban ou Genève. La bourse était courte, la route longue, mais il rencontrait des charretiers complaisants ou bien il montait à bord des barques lentement [*mot illisible*] sur le canal du Midi. On avait du temps pour tout alors.

Ma grand-mère, âme pieuse et tendre, ne s'était laissé dominer par aucune considération mondaine : elle aurait voulu vouer tous ses fils au service de Dieu : un seul devait réaliser ses désirs à vingt cinq ans, mon père étant pasteur à La Roche-Chalais ; il s'y éprit d'une toute jeune fille appartenant à une des bonnes familles du Libournais et finit par l'obtenir en 1822. Quelques années après on organisait à Sainte-Foy un collège protestant ; il y fut appelé pour diriger la classe de rhétorique et remplir en même temps les fonctions de pasteur président de la Consistoriale de Montcaret, petite localité du voisinage. Son activité infatigable suffisait à toutes ces tâches, son caractère sérieux lui conciliait le respect de tous. On a dit que sans jamais punir ses élèves, il en était le maître le mieux obéi.

Tout marchait à souhait pour le jeune ménage, déjà riche de trois enfants, dont deux fils, Elie et Élisée. Mais à cette époque le méthodisme anglais, mouvement religieux non sans analogie avec le piétisme allemand, entra en France par la voie de Suisse. Mon père y fut entraîné par un ardent désir de sainteté, par un irrésistible besoin de se séparer de ce présent siècle mauvais. La délicatesse de sa conscience lui reprocha bientôt de rester le ministre salarié d'un temple, qui ouvrait ses portes si grandes, que pas besoin n'était de naître de nouveau pour le franchir. Il donna brusquement sa démission pour se contenter désormais d'une petite église libre, qui venait de se fonder dans le Béarn, aux portes d'Orthez, l'ancienne cité de la protestante Jeanne d'Albret. Là en effet, la paie d'un gouvernement indifférent ou athée ne tombait plus dans son escarcelle, il ne recevait maintenant que les offrandes volontaires d'un troupeau tout composé de paysans.

Les grands parents maternels réclamèrent un des garçons ; et chez eux, à La Roche-Chalais, Élisée passa la plus grande partie de son enfance. La Roche est située sur la lisière de la contrée marécageuse de la Double : « Bouquets de chênes, taillis, forêts de pins, étangs à l'eau brune bordés de joncs et de rousseaux mauves ou prairies humides, où l'on frissonne quand on y passe avant que le soleil ait dispersé

le brouillard »<sup>25</sup>. C'est le point où le Périgord vient s'articuler à la riche plaine de Coutras, aux vastes et mélancoliques paysages de ce recoin de la Saintonge ; c'est la transition de deux Frances, de celle de la langue d'oc, gaie et parleuse, à la France moins jeune de la langue d'oïl.

À mon sens, c'est là surtout qu'Élisée s'est imprégné de la nature extérieure ; c'est là qu'il a vu sans savoir alors qu'il les regardait, tant de choses dont la conscience s'est retrouvée en lui dès qu'il a songé à l'évoquer. Dans le livre du Ruisseau, quelques pages certainement ont trait à l'Andelle normande, mais comme surtout nous avons reconnu notre Dronne aux flots clairs s'attardant sous les tapis de nénuphars blancs et jaunes, ses joncs courbés par le courant, et sur les hauts fonds dans les combes abritées, les parterres de myriophylles, d'une teinte si douce vue au travers du cristal des eaux, ses gours mystérieux, que nos terreurs enfantines croyaient atteindre les profondeurs de la Terre.

Le grand père conscrit de la Première République avait conservé les brusques allures de la vie militaire, un bourru bienfaisant. Il s'enthousiasma de ce gamin, qui ne pleurait jamais ; de ce petit bonhomme qu'aucune douleur physique ne pouvait vaincre : « Attention au commandement ! » et l'enfant se plantait raide sur ses pieds, les jambes serrées, les yeux fermés.

Un deux, trois ! Il le prenait par sa chevelure châtaine, sur laquelle se détachaient des mèches plus claires roussies par le soleil, et le soulevait ainsi tout fier que le bambin ne criât pas. A six ou sept ans, il eut la coqueluche, et le médecin ayant dit que le meilleur, l'unique remède serait de ne pas tousser, l'enfant eut l'énergie de résister aux accès ; étouffant, la face convulsée, se cramponnant aux tables aux lits, il luttait de son mieux contre la crise, et de fait la guérison fut rapide.

De taille un peu exigüe pour son âge, il n'en était pas moins un des intrépides de la classe, prêt à toutes les expéditions, gai comme pas un, plein de malices comme un jeune chat. Les soirs d'été, trouvant qu'on le couchait trop tôt, il s'échappait par une fenêtre du premier étage de la couchette, ou le gardait sa bisaïeule aveugle, et rejoignait ses camarades ; puis en se cramponnant aux volets, il regagnait son lit et s'y coulait doucement, avant que la bonne vieille, un peu sourde, se fût aperçue de la fugue du marmot.

Que de bonheurs pour l'enfant tout le long de ces belles années passées quasi au grand air, sauf les heures de sommeil et d'école ! En été, la maraude après les noix et les pommes du verger, les courses vers la rivière, les dégringolades sur la berge rapide en se tenant aux branches des arbres : en bas, félicité complète. Le passeur était l'ami de la maison. Quelle joie d'entrer tout seul dans son bateau, de le pousser en avant, à longueur de chaîne ; là, balancé par le courant, quelle ivresse de fermer les yeux, de rêver qu'on vogue bien loin, bien loin, jusqu'aux bois mystérieux, qui forment, sur l'atlas du maître d'école, la moitié de la mappemonde ! Un jour, l'on se décide à se baigner ; tout frissonnant, l'on pose les pieds sur le gravier, tout d'un coup, les camarades vous poussent, on tombe, on se débat à grand bruit dans l'eau, attiédie par le soleil ... On sait nager ! Plus n'est besoin de barque maintenant.

Toutes ces belles aventures ne se passent pas sans accident ; veste ou culotte déchirée, on rentre à la maison avec quelque terreur, car la grand'mère est un peu vive ; mais de sa large main, l'aïeul abrite le coupable, la jeune tante raccommode l'accroc, la servante sèche les souliers.

Aux veillées d'hiver, quand la brume des étangs vient mouiller les prairies voisines, comme il fait bon de se glisser hors de la « salle », où les messieurs et les dames jouent à la baston et dansent à la clarté de deux chandelles (la province était fort gaie en ce temps-là) et de courir à la cuisine. Dans l'énorme cheminée fagots après fagots sont poussées sous la large marmite ; les pommes de terre bouillent à grand bruit. La flamme monte, illuminant de rapides lueurs la batterie de cuivre, les buffets aux teintes sombres : elle baisse soudain. Le « caleil » suspendu au bout de sa tige articulée éclaire seul domestiques et bordiers. Fatigués de la journée, ils prennent un air de feu en pelant les châtaignes pour le lendemain. Le cercle s'ouvre et laisse entrer l'enfant ; la vieille servante lui choisit les pommes de terre les plus farineuses. Cadet ! Cadet ! Un conte ! Cinq ou six, toujours les mêmes et toujours écoutés religieusement : le petit Vent de Vise et ses frères ; Corhet le malin, la chèvre [illisible], puis on parle de la Ganipote, qui aux premières blancheurs de l'aube va se laver aux sources des bois de la route pavée d'étoiles où cheminent les pèlerins de Saint Jacques. On passe aux histoires de loups, réelles, celles-ci : ils abondent dans la contrée ; la nuit, ils viennent par bandes au bout du pré, à la grande forêt, en quête d'animaux jetés à la voirie ; lui même a vu les restes de la petite jument, du vieux bon chien, dévorés à cent mètres du logis. Agité d'une frayeur délicieuse, il va se flotter sous les couvertures, entremêlant dans son petit cerveau le vrai loup, dont lui on a montré de loin les yeux rouges luisant dans les ténèbres et le loup-bon, le loup-garou, qui saute à califourchon sur les épaules du voyageur attardé et lui souffle dans l'oreille ses hululements semblables à ceux de la chouette.

Mais ces beaux jours de liberté allaient finir : le latin réclamait l'écolier. Notre joie fut sans mélange au retour de notre frère ; nous assistions émerveillés à ses prouesses gymnastiques. De sa voix rieuse il nous appelait du sommet du pommier, un instant après il était sur le chêne ; puis on le voyait debout, en

face de la maison. A partir de ces premiers jours et pendant bien longtemps, ma mémoire ne le sépare plus de l'aîné ; nous les confondîmes bientôt dans une admiration ardente et passionnée.

À cette époque en France on n'écrivait guère pour les enfants. Les livres illustrés ne couraient pas nos tables, mais, dès que nous sûmes lire, mon père nous remit à chacun une bible. Il fallait y apprendre tous les jours et sans manquer un mot, -un iota, un trait de lettres étant inspirés comme le reste- un certain nombre de versets, de chapitres, même dans les Évangiles, les Épîtres, les Psaumes. Ces portions de notre seul livre nous ne les relisions guère, nous en avions assez ... Mais pendant les longs services du dimanche, s'il nous arrivait d'être assis de manière que l'œil de mon père ne tombât pas sur nous, les histoires dramatiques de l'ancien testament, les poésies imagées d'Isaïe et de Daniel nous emportaient bien loin du petit temple ou de la grange dans laquelle le prédicateur adossé contre la crèche tenait les assemblées de l'après midi. Samson, Samuel, David ne me retinrent pas longtemps ; mais Elie, Élisée ma bible s'ouvrait toute seule à ces pages. Je le lisais avec une émotion profondément religieuse. Quarante ans après, je les réciterais encore. Quelque chose du nimbe religieux, qui rayonnait des deux prophètes d'Israël illuminait pour moi mes frères... Je n'eusse pas été surprise de voir Elie monter au ciel dans un char de feu ; Élisée plier le manteau d'Elie, en frapper les eaux et nous ouvrir passage.

Les anciens de la famille trouvaient en Élisée le portrait vivant de son bisaïeul maternel, un homme qui a laissé dans la contrée un long souvenir de science et d'originalité. Mon frère le leur rappelait par sa tournure aisée, sa petite taille, ses yeux vifs, son regard rapide et aussi par son énergie, son esprit passionné pour toutes les recherches, ses fusées d'enthousiasme. Aux assemblées (...) c'était lui qui prenait la place du pasteur parti pour l'exil ou les galères, lui, qui prêchait l'Évangile et administrait la communion. Traqué par la maréchaussée, il se déroba quelque temps aux poursuites ; puis las de se cacher, il rentre chez lui ; les soldats ne tardent pas à entourer la maison, le chef s'approche de la porte ... Inutile de cogner, me voici ! Et, de la haute fenêtre, il saute au milieu d'eux .... On le conduisit dans les Pyrénées, au château de Lourdes, alors prison d'État. Grâce à ses talents de médecin, la claustration fut moins sévère, les rigueurs moins savamment raffinées que pour son petit fils aux forts de Queuern et Trébéron.

Mais le trait caractéristique, qui seul donne la clef de la vie d'Élisée, le fond de sa nature plutôt, l'essence même de son être, lui vient certainement de mon père : le respect absolu de sa conscience, une entière soumission à tout ce qu'elle ordonne. A mon père elle montrait comme seule et unique la règle de la Bible, et la bible expliquée par le calvinisme le plus austère qui fut jamais. Que de ferventes prières, adressées au ciel, que d'efforts surhumains pour comprimer ce cœur si prompt à déborder en tendresses exquises, cet esprit fait pour toutes les délicatesses et les amener, comme l'a dit Saint Paul captif à l'obéissance du Christ. Vus à la lumière de cette doctrine, pour laquelle chaque action, chaque parole, chaque pensée est et ne peut être que pêché, et pêché dont le juste salaire est l'enfer éternel, nos grands et petits manquements enfantins acquéraient une gravité terrible. Il punissait avec une tristesse profonde, dont la vue augmentait encore nos remords, mais il punissait sévèrement. N'est-il pas écrit au livres des proverbes hébreux : « La folie est liée au cœur du jeune enfant, la verge du châtement l'en détache. » Ma mère n'intervenait jamais. Pauvre mère ! Elle nous a souvent dit plus tard : « Je ne vous ai guère caressés quand vous étiez petits ; je n'en avais pas le temps ! Il fallait travailler pour nourrir et élever mon petit troupeau ; toutes mes heures, toutes mes minutes, il me les fallait pour le garder du loup, qui assiégeait la porte. Grâce à Dieu, il n'est jamais entré. » Dire son abnégation et son courage ce serait raconter cette longue période, où les enfants arrivaient sur les talons les uns des autres, où la famille s'accroissant toujours, le labeur devait augmenter en proportion. La grand'mère, la tante, prenaient bien deux ou trois des marmots, mais qu'ils en restaient de pieds à chauffer, d'estomacs à remplir, de petites cervelles à meubler ! Mettant à profit l'excellente éducation qu'elle avait reçue, elle se chargea presque entièrement de ses filles, bien plus elle prit des élèves. Les garçons, dans le cabinet de mon père, commençaient le latin et le grec, s'initiaient aux mystères de l'alphabet hébreu. Quand les leçons se terminaient sans encombre, ils descendaient l'escalier en deux sauts, ils passaient devant la pièce où j'appliquais toutes mes énergies à finir les tours de mon tricot, mon ourlet de mouchoir à temps pour le rejoindre .... Ma bonne sœur aînée<sup>26</sup> ou quelqu'une de mes compagnes me donnait en cachette un coup de main. Que de belles parties n'avons-nous pas faites avec des frères incomparables ! A moi surtout, longtemps restée boiteuse à la suite d'une chute, avec quelle maternelle douceur ne me donnaient ils pas une part de toutes leurs heures de liberté ! Me portant pour franchir échaliers et fossés, m'exhaussant à force de bras pour me grimper sur les arbres favoris et sur le coin du toit, où sous quelque tuile, nous avions installé notre petite provision de fruits et de noisettes. Malheureusement il fallut bientôt quitter la campagne et ces bons amis, qui nous gâtaient à la sourdine et qui avaient toujours dans leur armoire des beignets ou des pommes pour toute la nichée. Mes parents s'établirent à la ville, ma sœur et mon frère aîné furent envoyés en Allemagne, à Neuwied, dans une institution tenue par les frères Moraves. Cette séparation fut terrible pour ceux qui restaient. Installés d'abord dans une sombre maison, au milieu d'autres locataires qui se

plaignaient de notre bruit, Élisée imagina de nous distraire, en nous faisant descendre du premier étage au jardin par un chemin à nous rompre le cou.

Élisée avait tout au plus onze ans, quand mon père décida qu'il irait rejoindre son aîné en Allemagne. On l'accompagna jusque chez la grand-mère ; là, on le mit dans la diligence, qui faisait le service de Bordeaux à Paris, et tout seul le brave petit homme dut accomplir ce long voyage avec deux arrêts seulement, à Paris et à Metz chez des amis de la famille. Il était digne de cette confiance. Il n'égarait point sa malle, il ne perdit point sa petite bourse ; dix sous seulement manquaient à l'appel, quand il recopia son compte de dépenses.

Je ne pense pas que ce premier séjour en Allemagne lui ait été difficile ou pénible. Certes il regrettait les parents, les petites sœurs, qui, elles, ne pouvaient parler de lui sans fondre en larmes, mais pour cet enfant altéré d'apprendre que des nouvelles choses à voir ! Il y avait le Rhin, il y avait ces longues promenades qui duraient plusieurs journées et où, le bâton du voyageur à la main, on visitait les vieilles églises, les châteaux ruinés ... L'atmosphère religieuse était peut-être un peu moins oppressive et, par-dessus tout, Élisée retrouvait son frère.

En 1846, il rentra à Sainte-Foy reprendre la filière de ses études. Les dogmes du calvinisme, par frayeur de toucher à l'arche sainte, il y croyait encore, ou plutôt il les laissait derrière le voile du Temple, et ce fut avec un enthousiasme joyeux que pour la première, pour la seule fois peut-être, il fit par la cérémonie de la communion profession publique d'appartenir à l'Église protestante. Il ne voulait voir que l'amour de Dieu, « le grand foyer, d'où tout descend et où tout remonte ». Cet amour, il voulait le prêcher aux hommes tels qu'il lui apparaissait, resplendissant comme le soleil en son midi- et bientôt il alla rejoindre Elie à la faculté de Montauban.

J'en suis à la dix-huitième page, Monsieur, et je constate de plus en plus combien peu je justifie votre confiance. Vous m'avez demandé l'histoire du développement de cette âme et, juste lorsque j'arrive à la période que vous intéresserait le plus, sans doute celle où s'accomplit la grande évolution de sa jeunesse, la substitution lente et progressive des idées sociales à la foi chrétienne, je sens encore accroître mon embarras. Ici pourtant vous n'aurez plus à faire au témoin timide choisissant de son mieux parmi les souvenirs d'autrefois ; je pourrais vous transcrire les pages jaillissantes toutes brûlantes de l'ardent foyer. Mais ces lettres ai-je le droit de les livrer ? Vous le savez bien, si j'en consultais l'auteur, il me le refuserait absolument. Comment donc continuer ? Je n'ose me permettre que quelques citations encore bien écourtées.

Mon père ne voyait pas sans une affliction profonde le travail qui s'accomplissait en mes frères. Pour lui c'était le naufrage de la foi, l'arrachement de toutes les croyances. Eux, ce fut presque sans s'en douter et par des transitions infinies qu'ils passèrent du véhément désir d'appeler l'entière famille humaine à se rassembler dans le bercail du Bon Pasteur, au besoin de tendre la main à tous les déshérités et à réclamer pour eux leur part du soleil. De douleur, mon père leur reprochait d'abandonner le ciel pour la terre, le salut éternel des âmes pour les misérables intérêts de la vie d'ici-bas. Ses craintes, évidemment, anticipaient l'avenir : ils n'avaient pas marché ainsi vite ; l'idéal qu'ils poursuivaient embrassait alors les deux mondes. « Le principe de mon socialisme, m'écrivait alors Élisée, c'est Jésus Christ : Oui, je suis chrétien, oui, je suis socialiste ; je crois que la société doit être basée sur l'amour et non sur l'égoïsme et le privilège ; je le crois avec les apôtres, avec Basile et Chrysostome, avec Proudhon et Saint Ambroise : avec eux je suis un hideux communiste. Que m'importe d'être mis dans la prison de Raspail<sup>27</sup>, je le crois plus honnête homme que ces geôliers. Qu'importait à Saint Jean la chaudière d'huile bouillante ! Il n'en prophétisait pas moins la venue de Jésus Christ tout puissant ! Il viendra ce règne, et je le prêcherai aux nations ! Je vois, je vois le soleil, qui se lève à l'orient, tout mon crime consiste à regarder l'horizon. O, viens soleil, car depuis longtemps les peuples marchent dans la nuit ; ils gémissent dans les ténèbres ! »

Pendant les vacances, qui parfois nous rassemblaient encore, mes frères ne nous enseignaient plus comme avant les Orientales, les Feuilles d'automne, toutes ces merveilleuses poésies, qu'Élisée nous disait de sa voix vibrante et comme inspirée ; ils parlaient maintenant des nations opprimées et qui secouaient leurs chaînes. Ils nous lisaient Mickiewicz, ils racontaient Garibaldi fuyant dans les Romagnes, la Hongrie luttant encore, à demi étranglée. Dès lors ils avaient choisi leur part avec les pauvres, avec les malheureux.

Mais le fossé allait toujours s'élargissant, et bientôt Élisée dut abandonner la Faculté de Théologie. « Maintenant, m'écrivait-il, que mes idées sont si profondément modifiées, comment pourrais-je devenir pasteur pour attrister l'esprit de mon père en pleine église devant une assemblée, qu'il croirait que je mène à faux. Voilà ce que je ne veux pas faire. D'un autre côté je ne suis pas pour cela libre de tout engagement avec ma conscience : il faut que je prêche, mais ce ne sera plus du haut d'une chaire ; il faut que moi, comme tout homme, je proclame mes convictions. Voudrais-tu que je devinsse pasteur

pour faire secte loin de mon père, ou bien pour ne dire que la moitié de ma pensée voilant hypocritement l'autre : tu aurais honte de moi. »

Dirai-je que pendant quelques jours et pour complaire à un parent, il essaye de la basoche. La chose n'était ni dans ses goûts, ni dans ses aptitudes, et bientôt il partit pour l'Allemagne, où il resta quelque temps comme maître dans un pensionnat. Ce fut certainement une des plus tristes périodes de sa vie, exaspéré qu'il était par la contrainte dans laquelle on tenait les enfants, par la vue du châtiment corporel, qu'on leur infligeait. « L'ennui promène sur moi son ventre fluant et sale. Au métier que je fais, l'esprit doit perdre à la longue le sentiment de la justice, et il faut continuellement prier pour que la coupe d'amour ne se change pas en coupe de fiel ... Pour être professeur, comme je le suis, il faut brûler sa conscience comme avec un fer rouge, la cautériser de peur, qu'elle ne palpité, lui ôter son ressort puissant, afin qu'elle ne transmette au cœur aucune émotion. Quoi de plus injuste que de faire passer sous un même joug d'airain toutes ces têtes diverses, les unes languissantes, les autres illuminées ! Quoi de plus faux, de plus laid, que d'enchaîner les pieds, qui veulent s'élancer à l'air libre de Dieu, que de mesurer l'imagination à doses, comme on mesure le fourrage aux bœufs... Quand je vois un de ces pauvres petits, que Jésus aimait, fatigué d'un travail de dix heures, ramener ses yeux vers les rayons attristés du soleil, mon cœur s'émeut : ils croient avoir tort, pauvres jeunes enfants, et c'est nous pourtant, qui amaigrissons leurs corps, qui usons leur esprit à force de le surcharger, qui détruisons leur âme, car par instinct ils se sentent nos ennemis et, s'ils n'ont pas de confiance en nous, leur seul refuge est la corruption ; ces fruits pestilentiels et pourris, qui sortent des collèges, c'est nous qui les semons ; c'est moi, moi aussi, je sers dans la grande armée de Satan et je porte son étendard ! »

Aussi quitta-t-il bientôt cette place pour se rendre à l'Université de Berlin, où l'attirait surtout la renommée de Karl Ritter. Une petite somme, que ma mère lui adressait ayant été égarée dans quelque bureau de poste, l'étudiant se jura de se tirer seul d'affaire désormais ; il trouva et donna des leçons. Au cours de géographie, l'illustre savant remarqua bientôt le jeune français, qui suivait ses paroles avec une si entière attention et l'amitié du professeur fut une des plus grandes joies de l'élève ; mais le séjour de celui-ci en Prusse ne pouvait être long. Encore incertain de ce qu'il voulait faire ... « Ma carrière, nous écrivait-il, s'ouvre par sauts et par bonds, et vous savez que maintenant un bond suffit pour franchir les mers et les montagnes ». Il repartit pour le Béarn, en passant par Strasbourg, où l'attendait son frère. Avec leur chien Lisi, lui troisième, ils traversèrent à pied toute la France en ligne diagonale, s'amusant à marcher toujours droit par monts et par vaux, traversant fleuves et rivières à la nage, sans dévier à droite ou à gauche, couchant le soir, roulés dans leurs manteaux à l'endroit où la fatigue les prenait. Je crois me rappeler qu'en quinze jours ils dépensèrent une trentaine de francs. Mais dans quel état nous arrivèrent ? Cachés dans un bois voisin, ils attendirent que la nuit fût venue, puis escaladant le mur du jardin, ils gagnèrent à pas de loup la chambre préparée pour eux. Ma mère, un matin, apprit leur retour par la vue des lambeaux de souliers laissés à la porte.

Ce furent les dernières vacances, qu'ils devaient passer à la maison ; elles se prolongèrent même plus que d'habitude, puisque le coup d'état les surprit à Orthez. L'émotion était grande partout : dans notre petite ville une proclamation parut, l'œuvre de mes frères probablement, car ils la signèrent les premiers. Il n'en advint pas grande chose, pas même des arrestations ... Le maire ne fut pas tenté de faire du zèle. Seulement un agent de ville remit de sa part à ma mère une enveloppe contenant deux passeports pour le Havre. Elle ne fut pas longue à comprendre de quoi il retournait ; le soir même Elie et Élisée étaient partis.

À Londres au milieu du flot des fugitifs, poussés sur l'Angleterre par l'ouragan de décembre, la vie ne fut pas toujours facile, mais les deux frères surent trouver du pain et pour eux et pour d'autres. C'est là qu'ils entrèrent en relation avec Pierre Leroux et plusieurs des écrivains socialistes, là, qu'ils nouèrent des amitiés, dont toutes n'ont pas été détruites par la mort ou chose plus triste par les discussions et l'oubli ; là enfin qu'Élisée connut la famille où plus tard il revint chercher sa seconde femme.

Jusqu'alors, sauf peut-être dans quelque éclair d'enthousiasme, au pied de la chaire de Karl Ritter, le futur géographe ne s'était pas rendu compte de sa réelle vocation. Pourtant dans les lettres, que j'ai retrouvées de leur jeunesse, quelle différence entre celles des deux frères ! La correspondance de l'aîné n'a trait qu'à la religion et à la philosophie, au seul monde de la pensée ; dans celle du second que de pages colorées sur les pays qu'il habite, sur ceux qu'il rêve de visiter un jour ! Ces pages on y aurait déjà pu voir le merveilleux talent d'expression, l'élan, la clarté, la flamme, le style noble et pour qui, mis au service d'une science profonde, devaient plus tard caractériser ses écrits. « C'est en Irlande qu'un soir sur le bord de la mer, il l'a dit dans un passage que je n'ai pas sous la main, mais vous le connaissez sans doute, l'idée lui vint d'écrire à son tour cette terre bienfaisante, qui nous porte tous et, sur laquelle il serait si bon de vivre en frères. »

Je ne puis me rappeler ce qui décida le voyage en Amérique. Probablement, allait-il en pionnier, préparer la place à son frère et à quelques amis. Débarqué à la Nouvelle Orléans sans autre ressource qu'une ou

deux recommandations pour des personnes, qui se trouvèrent absentes, il retourna sur le quai, travailla avec les portefaix à décharger des navires et reçut gaiement son salaire. Il vécut ainsi une quinzaine de jours.

Les lettres remises à leurs destinataires, la situation s'améliora, et dans une famille créole d'origine française, il trouva des élèves intelligents et des parents, qui surent l'apprécier. Il y vit m'a-t-on raconté, car jamais je n'en ai causé avec lui, une jeune fille charmante, mais dont la fortune provenait d'une source pour lui maudite –la culture du sol par le travail esclave- entre son cœur et sa conscience, il ne pouvait hésiter, il quitta le pays.

De son séjour à la Nouvelle Grenade, il nous est resté un livre, publié par la Maison Hachette. Pour quelques centaines de francs, il avait acquis dans la Sierra Nevada, je ne sais combien d'hectares qu'un moment il songea à planter des cocotiers, à coloniser de familles pauvres, appelés d'Europe. Mais où trouver les capitaux nécessaires ! Puis la nostalgie s'empara de lui, il soupirait après les siens. Une grave maladie le décida au retour ; en août 1857 il débarquait au Havre. « Non, la patrie n'est point un mot -nous écrivit-il alors, je l'ai senti en reprenant de mes pieds possession de la terre française ! »

Un instant il fut question pour lui d'une entreprise de grande culture en Algérie. On voulait essayer du drainage fort préconisé alors. Certains côtés du projet lui allaient : des marais à assainir, des étangs à transformer en champs et en prairies ; d'autres lui répugnaient singulièrement : vendre aux bouchers les veaux élevés par lui, les vaches qui auraient mangé de sa main, lui qui par horreur du sang s'était fait végétarien ; il préféra Paris, où l'attirait surtout la présence d'Elie.

Chez l'une de nous, au fond d'un tiroir, il avait retrouvé une traduction de l'opuscule de Karl Ritter sur « L'influence de la configuration des terres sur la population du globe ». Il l'emporta pour la revoir, et ce fut, je pense, sa première publication.

Voilà, Monsieur, jusqu'où j'avais promis de suivre Élisée. Je crains fort que vous ne trouvez pas grand-chose à entrain de ces souvenirs : ils sont loin d'être complets ; je les ai écrits presque comme s'il lisait par-dessus mon épaule, j'ai voulu éviter les détails, qui lui eussent paru livrer aux regards de tous, les profondeurs sacrées du cœur. Mais en ce qui me regarde, je ne puis que vous remercier de m'avoir demandé ces notes ; pour lui écrire, j'ai dû rouvrir de vieux portefeuilles, chercher des lettres à l'encre déjà décolorée. En les relisant, j'ai été vivement frappée de l'unité incomparable de la vie de mon frère. Au début de nos existences, encore baignées des clartés de l'aurore, nous croyons volontiers au bien ; la tête, pleine de rêves généreux, nous voudrions bien travailler à faire de notre terre un monde, où le vice et la misère ne seraient plus. Puis l'exaltation cesse, la fièvre tombe, le pouls se ralentit, l'on s'en va : « qui à sa métairie, et qui à son râpe. » Mais ici en comparant les paroles du jeune étudiant et celles de l'homme dont les cheveux blanchissent, on ne peut croire que trente années aient passé !

La guerre, les forts de Brest, les chenils de St Germain, le long exil ... bien plus, les tristesses et les deuils du cœur, toujours il va droitement là où le mène « sa lumière » : autrefois il l'appelait Dieu, maintenant il le nomme le Devoir. « Le seul avantage qui m'ait procuré la lutte, nous dit une de ses dernières lettres, mais cet avantage est grand, c'est d'avoir agi comme ma conscience m'ordonnait de le faire. Ah ! Si mon républicanisme commençait à me rapporter quelque chose en pouvoir ou argent, c'est alors que j'aurais peur de faire fausse route ! La vie est triste souvent, mais l'action, le travail, la lutte consolent. »

## Notes

1 Voir sur cet auteur: P. Jud, 1995, *Léon Metchnikoff (Lev Il'ic Mecnikov), 1838-1888: ein russischer Geograph in der Schweiz*, Zürich, Oriole Verlag; S. Konishi, 2007, "Reopening the Opening of Japan: a Russian-Japanese revolutionary encounter and the vision of anarchist progress", *American Historical Review*, vol. 112, No. 1, 101-130; F. Ferretti, 2007, *Il mondo senza la mappa, Élisée Reclus e i geografi anarchici*, Milano, Zero in Condotta.

2 V. Mironenko, 1994, *Fondy Gosudarstvennogo Arkhiva Rossiiskoi Federatsii po Istorii Rossii, 19 - nachala 20 vv.*, Moskvie, Blagovest, 253.

3 Gosudarstvennyi Arkhiv Rossiiskoi Federatsii (dorénavant GARF), Fondy P-6753, op. 1, khr 23, f. 37.

4 Les frères Reclus étaient cinq : Elie (1827-1904), Élisée (1830-1905), Onésime (1837-1916), Armand (1843-1927), Paul (1847-1914). Sur eux et sur leurs sœurs voir : "Une famille exceptionnelle", *Itinéraire*, 1998, No. 14/15, 109-111.

5 Bibliothèque Historique de la Ville de Paris (BHVP), Papiers Dumesnil, Ms 1583, f.220.

6 E. Reclus, 1911, *Correspondance*, Paris, Schleicher frères, 2 vols.

- 7 Bibliothèque Nationale de France, Département des Manuscrits Occidentaux, Nouvelles Acquisitions Françaises, (BNF, NAF), 22910, f. 13-14.
- 8 Institut Français d'Histoire Sociale (IFHS), 14 AS 232, *Correspondance d'Élisée Reclus*.
- 9 E. Reclus, 1911, *Correspondance*, cit. ; E. Reclus, 1925, *Correspondance*, vol. III, Paris, Costes.
- 10 M. Nettleau, 1928-1930, *Eliseo Reclus, la vida de un sabio justo y rebelde*, Barcelona, Publicaciones de la Revista Blanca.
- 11 P. Reclus, 1966, *Les frères Élie et Élisée Reclus ou du Protestantisme à l'Anarchisme*, Paris, Les Amis d'Élisée Reclus.
- 12 J. Ishill (ed.), 1927, *Élisée and Elie Reclus. In memoriam*, Berkeley Heights, NJ, The Oriole Press.
- 13 Pour une bibliographie internationale d'écrits de et sur Reclus on renvoie au site <http://raforum.info/reclus/> ; parmi les meilleures monographies scientifiques : G. Dunbar, 1978, *Élisée Reclus Historian of nature*, Amden, Archon Books ; M. Fleming, 1988, *The Geography of Freedom, the Odyssey of Élisée Reclus*, Montreal, Black Rose Books.
- 14 Pour consulter les actes des colloques : M. Schmidt di Friedberg (ed.), 2007, *Élisée Reclus : natura ed educazione*, Milano, Bruno Mondadori ; R. Creagh (ed.), 2009, *Élisée Reclus, Paul Vidal de la Blache, la géographie, la cité et le monde, hier et aujourd'hui, autour de 1905*, Paris, L'Harmattan ; *Colloque international Élisée Reclus et nos géographies. Textes et prétextes*, Lyon 7-9 septembre 2005 (CD-Rom).
- 15 GARF, Fondy P-6753, op. 1, khr 23, f. 27.
- 16 *Ibid.*, f. 30.
- 17 *Ibid.*, f. 32.
- 18 *Ibid.*, f. 32.
- 19 E. Reclus, 1911, *Correspondance*, cit., 20.
- 20 GARF, Fondy P-6753, op. 1, khr 23, f. 33.
- 21 *Ibid.*, f. 33.
- 22 C. Ritter, 1859, "De la configuration des continents et de leurs fonctions dans l'histoire", *Revue Germanique*, vol. 8, No. 11, 241-267.
- 23 E. Reclus, 1859, *Introduction*, in C. Ritter, "De la configuration des continents et de leurs fonctions dans l'histoire", *Revue Germanique*, vol. 8, no. 11, 240.
- 24 Celle qui suit est une transcription littérale et intégrale du manuscrit original, sauf par quelques mots épars qui nous ont parus illisibles. Par souci d'uniformité, on s'est borné à adapter les accents à l'usage orthographique actuel.
- 25 Onésime Reclus, *La France et ses colonies* (note de l'auteur).
- 26 Il s'agit de Suzanne Reclus (1824-1844).
- 27 François-Vincent Raspail (1794-1878), chimiste, médecin et républicain de gauche, participe aux émeutes du 1848 ; il est ensuite emprisonné pendant la réaction du 1849. On le délivre en 1853 sous le Second Empire pour l'exiler. Dans les années 1870 sera l'un des peu nombreux députés qui défendront les communards de 1871.

---

### ***Pour citer cet article***

#### Référence électronique

Federico Ferretti, « Comment Élisée Reclus est devenu athée. Un nouveau document biographique », *Cybergeo : European Journal of Geography* [En ligne], Epistémologie, Histoire de la Géographie, Didactique, document 493, mis en ligne le 16 mars 2010. URL : <http://cybergeo.revues.org/index22981.html>

---

### ***À propos de l'auteur***

#### **Federico Ferretti**

Doctorant en Géographie, Universités de Bologne et Paris 1 – Panthéon Sorbonne, UMR 8504  
Géographie-Cités, federico.ferretti6@unibo.it

---

### ***Droits d'auteur***

© CNRS-UMR Géographie-cités 8504

---

### ***Résumé / Abstract***

On a trouvé aux Archives d'État de la Fédération Russe (GARF) un cahier manuscrit, rédigé par l'une des sœurs d'Élisée Reclus, qui trace une brève biographie du géographe depuis l'enfance jusqu'aux débuts de sa carrière scientifique. Le document ne présente ni signature ni datation, donc le premier problème que le texte présente est celui d'avancer l'hypothèse la plus convaincante sur son auteur et sa date. Le deuxième problème est celui d'évaluer l'importance de la source : contient-elle des nouveautés intéressantes pour la biographie personnelle, politique et scientifique de Reclus ? A la suite de cette présentation, on propose une transcription intégrale du texte, qui nous paraît d'une lecture très agréable.

***Mots clés :*** Reclus, Ritter, Metchnikoff, Dordogne, GARF

### **How Élisée Reclus became an atheist. A new biographic document**

We found in the State Archive of the Russian Federation (GARF) a handwritten notebook by one of the sisters of Élisée Reclus, which traces a short biography of her brother from his childhood to the beginning of his geographer's career. This document does not contain a date neither a signature, so the first problem is to make the most compelling hypothesis about that. The second problem is to evaluate the relevance of this source: does it contain relevant novelties for the personal, political and scientific biography of Reclus? Finally, we propose an integral transcription of this text: we think that it is a pleasant reading.

***Keywords :*** Reclus, Ritter, Mečnikov, Dordogne, GARF